

Olivier Grignon - L'écriture du féminin en psychanalyse

A propos de Tirésias, je dois vous dire que je ne partage pas une adhésion pleine et entière à ce patronage. Il suppose qu'on prenne la mesure ; du temps a passé depuis, par exemple, les années 70 - c'est une question que vous avez posée tout à l'heure, de savoir comme ça en vingt ans, comment une question pareille, se posait aujourd'hui, et de mesurer peut-être un certain trajet ou un certain décalage. Je vous ai apporté aujourd'hui deux exemplaires des Cahiers du GRIF, du Groupe de Recherche et d'Information Féministe, deux numéros sortis en 1976, qui sont sur " Femmes et langages ". Trente ans plus tard, il y a quand même des différences. Et même une différence majeure : si, à cette époque, un discours féministe avançait une revendication, l'affirmation qu'après tout, " notre jouissance à nous, les femmes, vaut bien celle des hommes ", vous vous rendez compte que trente ans plus tard, ce genre d'affirmation, on n'en est évidemment plus là du tout. Seulement là, il faut être prudent, parce qu'il y a le " ça vaut bien celle des hommes ". Qu'est-ce que ça veut dire ce " ça vaut bien " ? Et qu'est-ce que ça veut dire aujourd'hui, à un moment où, à mon avis, la question de la valeur de sa jouissance est quelque chose qui est une véritable dégradation, au sens de la littérature ou du patrimoine culturel ? Puisque, il me semble, que l'essentiel de la littérature contemporaine et des productions médiatiques se résume en quelque sorte à exhiber sa jouissance. Comme si l'affirmation de sa jouissance, ça valait pour une œuvre : « Ma jouissance est exemplaire... voilà mon œuvre, reconnaissez-là »

Je n'ai pas besoin de vous rappeler toutes ces émissions à la télévision qui sont maintenant entièrement bâties sur ce type d'approche : on réunit des hommes, des femmes, il y a un animateur, c'est live, c'est vivant, et chacun parle de sa jouissance. Et à la fin de l'émission, celui qui a réussi à convaincre, c'est celui qui jouit le plus ou le mieux ; il a gagné. Ce qu'il a gagné ? Il a gagné que c'est ça la voie, c'est ça qu'il faut suivre, comme n'importe quelle question et phénomène de société. La valeur de ce qui est apporté se résume à celui qui jouit le plus ou le mieux. Donc, c'est le petit point de réserve que je mets avec ce haut patronage de Tirésias

En ce qui me concerne, j'ai été très surpris - c'était comme une sorte d'interprétation - que nos invitants m'aient demandé de venir parler de l'écriture du Féminin en psychanalyse . Je ne comprenais vraiment pas très bien pourquoi on s'était adressé à moi là-dessus. Et comme j'ai eu un écho, et cet écho, c'est que j'avais parlé des rapports entre la psychanalyse et l'art., alors je me suis dit : mais si c'est sur ce point-là qu'on a pensé que je pouvais parler de ce thème, c'est donc que nos invitants sont confrontés à une question qui tourne autour de ça, autour de quelque chose que j'ai senti tout à l'heure dans le débat qui pouvait aller jusqu'à des formules du genre " la création artistique, ça serait comme une espèce d'essence féminine, et puis les mathématiques, ça ne serait pas tout à fait comme pour Dürer du côté de la mélancolie, ça serait du côté du masculin ". On pourrait arriver à des cubages de ce genre-là. Donc je vais m'avancer franchement dans ce genre de considérations, parce que, après tout, je suis un bon garçon.

Au préalable, quand même, je voudrais rappeler l'importance, à mon avis prépondérante, de la notion d'auteur dans la psychanalyse. C'est toi Delia, qui faisais référence à - non, c'est toi Francis - ce qu'a dit Jean Allouche sur le travail de Lucie Tower, tel que Lacan en parle dans le séminaire sur L'Angoisse. Est-elle un auteur, et en quoi un psychanalyste serait-il auteur ? Ma position là-dessus, elle est extrêmement simple et claire : auteur et psychanalyste, c'est pareil. C'est-à-dire que je crois vraiment que Lacan a entièrement construit sa refondation de la psychanalyse sur la dimension d'auteur. Je pense

même qu'invention et subjectivation, c'est exactement la même chose. Je pense qu'invention, c'est un autre mot pour dire subjectivation. Je prendrai quelques points comme ça de l'enseignement de Lacan qui me semblent clairs là-dessus.

Rappelez-vous par exemple le premier jet du graphe. Il ne le reprendra absolument pas, mais dans la première séance du séminaire sur Les formations de l'inconscient, où il va ébaucher ce premier croisement des deux vecteurs, il n'y met pas du tout ce qu'il va y mettre après. Mais on peut penser que ce qu'il met après, c'est exactement à rapporter à ce qu'il y a là. Qu'est-ce qu'on peut appeler la vérité ? . Il dit qu'il n'y a de vérité qu'à partir du moment - vous allez voir pourquoi je reprends ça aujourd'hui pour ce qui est de notre débat - où le vecteur du discours rationnel coupe le vecteur du signifiant. C'est-à-dire quoi ? C'est-à-dire tout simplement qu'il n'y a de vérité, dit-il, que quand il y a de l'invention, et il n'y a de l'invention que quand quelque chose du langage lui-même, de l'armature même du langage est traversé. C'est-à-dire qu'il faut par deux fois traverser la lettre elle-même, ou passer par la lettre pour qu'il y ait quelque chose qu'on va pouvoir appeler de l'ordre de la vérité, sinon, dit-il, c'est le moulin à paroles ou le ronron de la répétition.

Donc, vous remarquez que Lacan construit, non seulement son graphe, mais tout ce qui est de l'ordre de la vérité, de la vérité dans la psychanalyse et de la psychanalyse, sur le modèle de l'auteur. Et il utilise assez clairement, je dirais, la métaphore du poète, il s'agit véritablement de ça. Donc, déjà à ce moment-là, nous avons, il me semble, mis au centre de la vérité la notion d'auteur. Mais bien sûr, il y a beaucoup plus. Je n'ai pas besoin d'évoquer les extraordinaires analogies que Lacan va faire entre l'interprétation et la création poétique.

Mais il y a un point sur lequel je voudrais insister davantage, c'est la question de ce que Lacan appelle à un moment " douleur d'exister ", et le lien de ça avec la Passe, c'est-à-dire ce moment de traversée du fantasme où on bute sur quelque chose. Et sur quelque chose dont Lacan donne comme modèle Thomas l'Obscur, c'est-à-dire un moment où quelqu'un va se retrouver face à la lettre elle-même, la lettre en tant qu'elle est la part non-signifiante du signifiant. C'est ça la lettre. Il le précise dans Littérature, mais c'est là finalement, dès l'ouverture des Ecrits avec le Séminaire sur la Lettre volée. Là il va appeler ça " matérialité du signifiant ", c'est moins élaboré que dans Littérature, mais quand même, c'est très clair. C'est le reste sur lequel il attire notre attention, quelque chose que les psychanalystes connaissent bien, le reste. Ce reste, c'est la lettre de remplacement, qui n'a pas moins de valeur signifiante qu'il n'y ait rien écrit dessus, ou quelque chose de différent de ce qui était écrit sur la lettre qui a été dérobée. Il appelle ça la lettre ou la matérialité du signifiant .

C'est intéressant parce que, si d'un côté, on a la thèse de Lacan que celui qui détient la lettre est mis en quelque sorte en position féminine, il est féminisé... Mais il y a autre chose, il y a une autre dimension de la question. Cette autre dimension, c'est que s'il est vrai, si on peut suivre Lacan - et je dirais quand même pas sans prudence - qu'une analyse qui fabrique un psychanalyste, c'est une analyse qui amène à ce point-là, comment on sort de la douleur d'exister. Qu'est-ce qu'on fait quand on est à ce point où il n'y a même plus d'objet possible, puisque le fantasme a été traversé et réalisé. Comment on se sort de cette douleur d'exister ? Mon hypothèse, c'est qu'on en sort par la création d'une œuvre : n'entendez pas œuvre au sens fétichisé ; l'œuvre, ça peut être inventer une recette de cuisine ; c'est une œuvre intime, ça n'est pas au sens de l'œuvre reconnue socialement. C'est quelque chose qui fait œuvre parce que, par exemple, un savoir de la tradition, on va en être en quelque sorte le créateur, le ré-inventeur, quelque chose comme ça. C'est une œuvre locale, une œuvre personnelle. Mais ce n'est que par là qu'on sort, je crois, d'un état comme celui-là.

Vous voyez que c'est extrêmement proche aussi de ce que Lacan a pu dire à d'autres moments de la nécessité d'avoir à réinventer la psychanalyse. Tout ça est simplissime, parce que ça part des considérations les plus quotidiennes de notre pratique. On n'est pas affecté par de la théorie, on n'est pas affecté par les explications. Comme disait Lacan dès 1953, " le savoir de la psychanalyse, il concerne le dépôt de la cure mais pas son ressort ". Alors comment affecter ? Ce sont toutes des questions à partir de quoi Lacan a commencé, des questions que nous nous sommes posées la première fois que nous avons reçu un patient : comment un dire affecte le patient ? Eh bien ça, ça n'est possible que parce que ce savoir analytique, nous l'avons réinventé, c'est-à-dire que nous l'avons habité subjectivement, nous y avons mis notre histoire et nos signifiants. Et là encore, si nous n'en sommes pas l'auteur, nous ne pouvons rien, absolument rien en faire. Et je n'ai pas besoin de vous rappeler aussi comment, quand on entend nos collègues, ou nous-mêmes quand on s'entend analyser, la façon dont on plaque ce qu'a raconté le dernier conférencier qu'on a entendu, et puis la semaine suivante on entend un autre, alors on plaque autre chose, et ce n'est évidemment pas avec ça qu'on entend. On entend avec ce dont on a pu se porter auteur dans le savoir analytique. Donc, à vrai dire, être un auteur, je ne vois pas comment on peut être psychanalyste sans que, d'une certaine façon, on soit auteur de comment on entend et comment on élabore ce qu'on entend.

Pour rentrer dans cette question qui est donc celle que j'ai cru entendre dans les préoccupations qui ont amené, après la première journée sur " Auteurs et psychanalyse ", la question du féminin, j'ai eu envie de vous faire une petite lecture. Ce sont donc là ces deux volumes sur Femmes et langages. Je vais faire ce que font les hommes. Les hommes, qu'est-ce qu'ils font ? Ils prennent le corps d'une femme et ils écrivent dessus. Ils écrivent dessus, ou ils écrivent à partir de ça. Donc, je vais prendre ces écritures de femmes, ces écritures-paroles, et puis je vais essayer de dégager deux ou trois points pour en arriver à ce qui pourrait être ma conclusion sur ces questions-là. Vous allez voir comment donc ces femmes prennent ces questions-là à cette époque.

On va commencer par un magnifique texte de Luce Irigaray : " Quand nos lèvres se parlent ". C'est très très très beau. En gros, ça se partage, puisqu'elle se casse la tête pour savoir ce que ça serait une écriture du féminin ou une écriture au féminin ? Qu'est-ce que ça serait un langage homme et un langage femme, de différencier les deux ? Evidemment, c'est la quadrature du cercle et on ne s'en sort pas très bien. Mais on s'en fiche qu'on s'en sorte bien ou pas. Je crois du reste qu'on ne va pas s'en sortir, mais ça n'a aucune espèce d'importance. Ce qui compte, c'est la question elle-même et comment elle nous fait cheminer.

Pour vous en donner un peu la tonalité, voilà ce que Luce écrit : " Parler pourquoi, me diras-tu ? Nous sentons les mêmes choses en même temps. Mes mains, mes yeux, ma bouche, mes lèvres, mon corps, ne te suffisent pas ? N'est-ce pas assez ce qu'ils te disent ? Je pourrais te répondre oui. Mais ce serait trop simple. Trop dit pour te/nous rassurer. Si nous n'inventons pas un langage, si nous ne trouvons pas son langage, notre corps aura trop peu de gestes pour accompagner notre histoire. " J'insiste, c'est vraiment intéressant, la façon de ce que Luce avance en disant : voilà, d'accord, nous pourrions nous taire... Eh bien non, parce que pour donner du corps, eh bien il faut que nous trouvions son langage, son langage à notre corps.

Ça traverse tous ces deux numéros. En gros, il y a deux axes. Premier axe : un langage qui parlerait le corps et qui serait le corps lui-même. Arriver à toucher ça. Je vais vous en lire quelques exemples. Et l'autre, qui est dans le titre lui-même du premier des deux numéros, qui s'intitule - c'est absolument extraordinaire - " Parlez-vous française ? " C'est très beau,

c'est assez fort. J'ai envie de dire que c'est un poème, au sens fort du terme. C'est-à-dire vraiment stricto sensu, bien sûr, c'est un poème. Et je pense qu'il faut le prendre comme ça. C'est-à-dire que le paradoxe autour duquel on tourne, c'est que pour pouvoir écrire, pour pouvoir réussir cette écriture, ce coup génial de " Parlez-vous française ? ", il faut bien qu'il y ait ailleurs une langue qui, elle, tiennent le coup. Donc on est dans une dialectique dont on ne peut pas supprimer un des termes. C'est très difficile. Donc deuxième axe, l'attaque, la subversion de la langue.

Dans le premier numéro, il y a le premier texte qui est de Françoise Collin, où elle dit un certain nombre de choses. " Ces particularités de mon destin me contraignent à aller plus loin dans l'affirmation du langage du corps comme langage-femmes. A protester contre toute identification du langage-femmes à tel langage, tel langage précis de femme écrivain par exemple, ou tel modèle idéal à atteindre. A penser que le langage-femmes, c'est la liberté de pouvoir parler n'importe comment et de toutes les manières possibles, à prendre la langue à bras le corps, à s'y plonger, à s'y vautrer, à en jouer, à la retourner, à la ficeler, sans jamais privilégier un seul organe, une seule figure. "

Là, j'ai choisi cette petite citation parce qu'elle indique, Françoise Colin, qu'il y a à opérer une sorte de mise à mal du langage - c'est son jeu de mots -, c'est-à-dire à le casser, à le brusquer, à arriver peut-être à quelque chose de l'ordre de la lettre elle-même. Et je suis bien content que tu sois avec moi à cette table, Claude Maillard, parce que je crois que s'il y a bien quelqu'un qui se confronte à la lettre, c'est quand même toi, évidemment. Seulement, voilà, c'est compliqué parce que comme je vais vous le lire après, il y a une remarque d'Hélène Cixous et c'est à propos de Blanchot. Evidemment, en même temps, par exemple le lettrisme, ça n'a pas été inventé par une femme. Ça a été inventé par Isou (?). Si on lit un poème de Michaux, ce travail incroyable sur le langage, cette cassure qui du reste choque certains psychanalystes - et y compris les femmes - qui pensaient que ce n'était pas vraiment de l'art parce qu'on cassait l'écriture, et donc c'était de la perversion. C'est le cas de J. Chasseguet-Smirgel qui a écrit un livre sur Ethique et Esthétique e de la perversion. Donc premier problème, ces casseurs de langage sont des hommes.

Autre exemple encore : Mallarmé inventant le mot « ptyx », ce qui va permettre pendant des années encore que, chaque année, les élèves de lettre puissent plancher sur le problème de l'invention de ce mot-là par Mallarmé, dans « Poème allégorique de lui-même ».

Continuons notre commentaire en passant maintenant à Hélène Cixous. Je vous lis ce passage-là parce qu'il fait écho avec le débat qui a commencé tout à l'heure. C'est sûr qu'elle dit des choses. Vous allez voir là où ça coince, là où ça bute, et en même temps c'est formidable. Elle dit des trucs extraordinaires. En tout cas, il y a un truc sur quoi vraiment elle coince un peu difficilement, c'est son rapport à Lacan. Elle écrit ceci - nous sommes en 1976 ; je vous dirais après ce que Lacan, lui, dit en 1972.

" Quant à grand-papa Lacan. Il reprend la formule que veut-elle ?, en disant : "de sa jouissance, une femme ne peut rien dire". C'est très intéressant, ça ! Tout y est : une femme ne peut pas, n'a pas de pouvoir. Elle n'a pas de pouvoir. Le « dire », n'en parlons pas ; c'est justement ce dont elle est dépouillée à jamais. Pas de dire sur la jouissance = pas de jouissance, pas de pouvoir : pouvoir, vouloir, dire, jouir, tout ça, c'est pas pour la femme. Et pour rappeler très rapidement comment ça s'organise dans le théorique, cette question, eh bien, vous savez que pour Freud et Lacan la femme est dite exclue du symbolique, exclue du

symbolique, c'est-à-dire du langage, là où ça fait loi ; exclue donc du rapport possible à la culture et à la règle de la culture. ”

Voilà la première citation d'Hélène Cixous. Je continue, parce que nous allons pouvoir débusquer un deuxième problème : “ Les femmes qui écrivent, pour la plupart, jusqu'à maintenant, ne considéraient pas qu'elles écrivaient en tant que femmes, mais qu'elles écrivaient en tant qu'écriture. Elles en étaient à déclarer que la différence sexuelle, ça ne veut rien dire, qu'il n'y avait pas de différence assignable entre le masculin et le féminin dans l'écriture. Qu'est-ce que ça veut dire, « pas de parti pris » ? Quand on dit “je ne fais pas de politique”, tout le monde sait ce que ça signifie ! C'est la meilleure façon de dire “je fais la politique de l'autre”. Eh bien, l'écriture c'est ça ! La plupart des femmes sont comme ça : elles font l'écriture de l'autre, c'est-à-dire de l'homme, et dans la naïveté, elles le déclarent, elles le maintiennent, et elles font en effet une écriture qui est masculine. ”

Ça, c'est le texte qu'a envoyé pour la revue Hélène Cixous. Mais le comité de rédaction de la revue fait après une interview d'Hélène Cixous. Et alors là, c'est beaucoup plus nuancé. C'est incroyable ! Parce qu'évidemment, le comité rédactionnel la pousse dans cette histoire de langage-femme. Elles veulent absolument qu'elle lâche le morceau et dise ce que c'est que l'écriture-femme ? Elles la poussent. Et alors, elle dit des choses assez jolies et je voudrais vous en faire part.

La première question, c'est qu'on lui dit qu'après la journée sur le viol à la Mutualité, qui s'est achevée dans la fête, tout le monde dansait. Donc Françoise Collin lui dit : “ C'est peut-être beaucoup plus important de danser que d'écrire. ” Evidemment, Hélène Cixous n'est absolument pas d'accord. Elle dit : “ Je te dirai que non, parce que ça ne changera pas justement l'économie de ton existence, parce qu'elle est prise dans le système de discours ». Donc la position de Cixous est ferme, elle est absolument claire. “ Ton existence est prise dans le système de discours. ” Elle dit bien “ le système de discours. Donc Françoise Colin la pousse plus loin. Parce que, vous allez voir, on peut résumer complètement tout ce qui est débattu ; tout ce qui est avancé peut se résumer très simplement. Sera dit féminin, sera dit d'essence féminine, à chaque fois qu'on va trouver de l'être dans le langage. Voilà, je crois, le point qui ramasse, quelle que soit la façon par où on passe.

Donc la façon de trouver l'être dans le langage ou les façons de son être dans le langage, la façon la plus simple, c'est en effet que le langage soit le corps lui-même. Donc évidemment, l'intervieweuse lui pose la question sur les différences entre la parole et l'écriture, puisque la parole c'est une façon de mettre son corps dans le langage, clairement, à l'évidence : la voix. Donc elle s'attend à ce qu'Hélène Cixous concède une sorte de primauté de la parole sur l'écriture. Elle lui pose la question : “ Pourrais-tu expliquer pourquoi l'écriture est pour toi le langage majeur ? On pourrait dire le contraire en ce qui concerne les femmes : avancer par exemple que le souci de l'inscription est typiquement masculin et que les femmes sont plus proches de la prodigalité de l'éphémère. ” Alors là, elle n'est pas du tout d'accord. Seulement, elle ne va pas vraiment pouvoir s'en expliquer. Il faudrait faire l'analyse du texte, mais elle lui dit simplement quelque chose comme ça : “ Quand tu écris, tu n'écris jamais ce que tu aurais dit oralement. ” L'argumentation est plus faible. Elle dit : “ Il y a une différence immense entre la parole orale et l'écriture. ” Elle est très gênée pour défendre la question de l'écriture. Elle est écrivain et vit pour l'écriture, Hélène Cixous.

Auparavant, elle aura répondu à la question du silence, puisqu'elle avait été invitée à se prononcer, là encore, sur une opinion de Françoise Collin, qui avançait que “ le silence, ça

serait la vraie réponse des femmes. Beaucoup de femmes répondent de cette manière. ” Elle a cette réflexion très forte : “ Tu as des silences très puissants. Prends Maurice Blanchot, par exemple. Mais le silence de Maurice Blanchot, c’est le silence d’après le langage. Celui qui vient après un travail sur la langue [là on est sur l’autre versant, le travail sur la langue] qu’il a poussé à sa limite et qui va jusqu’à son silence. Alors que l’autre silence, celui dont tu me parles, c’est le silence de celles qui ne sont pas entrées dans le langage. ” Donc la position d’Hélène Cixous est assez claire. Elle ajoute même « Je pense, je me permets de penser que j’écris de façon assez forte pour que mon écriture arrive à bousculer quelque chose

Ça suffit, on en a assez dit. Juste peut-être deux ou trois réflexions et un petit point de conclusion.

Qu’est-ce que vous pensez du fait que d’un côté, on dit que le langage, c’est le langage des hommes, que les femmes en sont exclues. Par exemple à la fac de médecine il y a 70% de filles qui sont admises en première année par rapport aux garçons. C’est nouveau. Ça prouve que les filles sont quand même drôlement à l’aise avec ça. Elles travaillent mieux que les garçons. Ce langage dont elles seraient exclues, elles en ont une approche plus facile, me semble-t-il, que les garçons C’est un constat tout simple. Je ne sais pas ce qu’il veut dire, mais je le remarque. Les résultats au Bac, c’est pareil, il y a beaucoup plus de filles chaque année qui réussissent le Bac que de garçons. Je vous pose la question. Qu’est-ce qu’on peut faire de ça ?

Je voulais juste avancer ça pour revenir à notre cher Lacan. Parce que, au fond, il semble que par rapport à ces questions, celui qui a été le plus radical, c’est quand même Lacan. Revenons au séminaire sur la Lettre volée. ... Si on le suit, et si on suit le chemin de la lettre, on constate que la lettre féminise qui la détient ? Parce que la loi fait de la femme un signifiant, la femme ne peut trouver son être qu’en-dehors de la loi. C’est ça ce que Lacan avance pour justifier du fait que cette lettre est féminisante. C’est tout à fait insuffisant, on ne comprend pas très bien où en est le ressort. Il me semble que le ressort serait peut-être pour Lacan, puisqu’il a été hanté tout le temps, du début jusqu’à la fin, par la situation d’extériorité radicale des humains par rapport au langage, ce moment d’extériorité absolument radical, quand d’une certaine façon le langage est un réel absolu, c’est-à-dire au fond, uniquement confronté à cette part non-signifiante du signifiant qu’est la lettre. Eh bien, ce positionnement par rapport à la lettre, ce contact avec le signifiant en tant que lettre, ce serait ça qui pour Lacan - si je l’entends bien - serait une position dite féminine. Ce qui va permettre que Lacan, en 1972, n’aura pas bougé d’un iota par rapport à ça, puisqu’il dira : “ La femme n’est pas toute, il y a toujours en elle quelque chose qui échappe au discours. ” Ou il dira encore : “ Il n’y a de femme qu’exclue par la nature des choses, qui est la nature des mots. ” Et il ajoute : “ Et il faut bien dire que s’il y a quelque chose dont elles-mêmes se plaignent assez pour l’instant [on est en 1972, on a entendu la plainte de 1976], c’est bien de ça qu’elles se plaignent. ” Simplement - tout à l’heure on l’a rappelé - “ elles ne savent pas ce qu’elles disent et c’est toute la différence entre elles et moi ”.

Au bout du compte, je me retrouve devant quelque chose qui est très délicat, si on dit que finalement, être auteur, c’est être une espèce d’acte féminin par définition même. Auteur/féminin, ça serait un pléonasma. D’un côté, je crois qu’on peut soutenir quelque chose de cet ordre-là. D’un autre côté, c’est parfaitement absurde. Ce qui fait qu’aujourd’hui, pour moi, en fait, c’est une question dont je me fous complètement. Aujourd’hui, cette question, au fond, elle est tombée après trente ans d’un cheminement qui m’a beaucoup appris et qui m’a beaucoup transformé.... (*fin de l’exposé d’Olivier*)

Discussion :

Jean-Gérard Burnsztein : A vous entendre tout à l'heure, j'ai compris beaucoup mieux pourquoi Lacan appelait la lettre, la lettre d'amour, c'est-à-dire que la lettre n'est pas féminine, elle n'est pas masculine, elle est d'amour. C'est ça le mot de Lacan. Elle s'étaye sur les traces du langage transmis à l'infans par la mère et, évidemment, elle implique l'amour. Ecrire, c'est participer de cette lettre d'amour. Mais ça ne peut se faire sans l'altérité homme-femme de chacun, mais pas tous écrivent avec la lettre d'amour. Moi je pense que, plutôt que de parler de la lettre au féminin, il faut plutôt entendre la lettre d'amour. Voilà ce que je voulais dire.

Jacques Saliba : On s'est inscrit sous l'égide du mythe, et on a parlé de l'écriture au féminin sans s'apercevoir que le mythe a une écriture sans auteur et sans définition, c'est-à-dire que le mythe, c'est une écriture, on ne sait pas qui l'a écrit, et qui parle à tous. Le problème, c'est qu'après, ce qui est intéressant, c'est que dans le contenu du mythe lui-même - et quand je dis du mythe, de tous les mythes, tant les sociétés traditionnelles, enfin exotiques, que nos sociétés à écriture - il est toujours question effectivement du masculin, du féminin, des générations, des âges. Donc, et c'est ça qui m'a frappé, on a inscrit sous l'égide du mythe une écriture qui est définie comme étant féminine. Je crois que c'est vous qui l'avez dit tout à l'heure, et je pense que c'est assez juste : c'est une question sociologique. C'est une question sociologique, c'est-à-dire c'est de voir comment une culture a besoin en même temps pour s'exprimer de s'incarner dans des corps et dans des psychologies - enfin, je ne sais pas, je dis ça très vite - dans une espèce d'éthos, autrement dit elle marque l'écrivain et il s'exprime en même temps dans une revendication identitaire. C'est très net dans ce qui a été dit beaucoup, c'est que derrière l'écriture au féminin, c'est une question identitaire et politique souvent qui est posée, à un moment donné de l'histoire, où effectivement le féminin - ce sont les femmes, on peut dire "les femmes" - expriment à travers l'écriture quelque chose de l'ordre d'une revendication, d'une position tout à fait légitime d'ailleurs que je reconnais. Mais si on met ce travail-là par rapport au mythe, on est vraiment dans deux types d'écriture qui n'ont rien à voir l'une avec l'autre, parce que si le mythe s'universalise, si le mythe fait force, si le mythe rompt justement dans la psychanalyse, c'est bien justement parce qu'il ne rentre pas dans cette définition spécifique. Et ce qui est très intéressant, c'est que le patient vient toujours avec une question de sociologie : "Qui je suis ? Suis-je ceci ? Suis-je cela ?" Et la psychanalyse déplace, je crois, la question. Enfin moi, c'est ce que j'ai retenu de cette après-midi.

Claude Maillard : (inaudible)

Olivier Grignon : Je veux te dire Claude, que tu as presque répondu à une de mes questions. J'ai toujours voulu savoir comment ça se passe pour les femmes ! Parce que je crois savoir comment ça se passe pour les hommes. Ce que je crois, c'est bien la question du palimpseste, c'est que pour un homme écrivant, au plus près de la vérité, ou encore autre formulation, touchant à la lettre dans le signifiant - c'est exactement pareil - pour un homme qui est écrit dans cet espace-là, il est évidemment dans un très grand danger. Je te rappelle la formule de Lacan sur la lettre : il appelle ça "rature d'aucune trace qui soit d'avant". Donc c'est un très grand danger. Il me semble que ce que j'ai entendu chez les autres garçons qui se sont approchés de ce champ d'écriture-là, de ce lieu-là de l'écriture, à ce niveau-là de l'écriture, ils étaient toujours dans un très grand danger, et que là, ce qui venait à côté, c'était une femme, le corps d'une femme. Sans quoi, tout aurait chaviré. C'est pourquoi, je disais tout à l'heure que les hommes écrivent sur le corps des femmes.